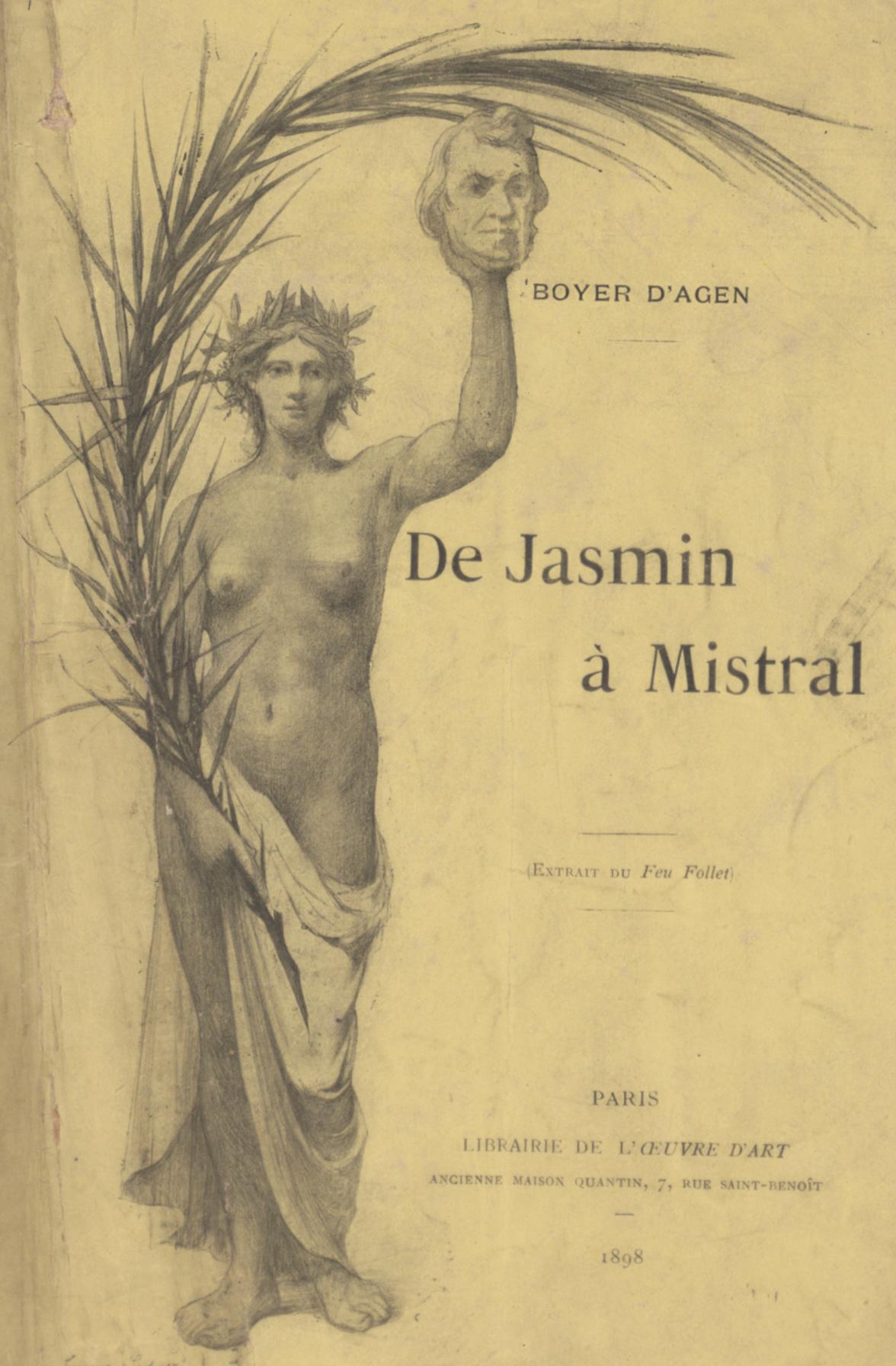


Resp Pflr B0334/11



BOYER D'AGEN

De Jasmin à Mistral

(EXTRAIT DU *Feu Follet*)

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE D'ART

ANCIENNE MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOÎT

1898

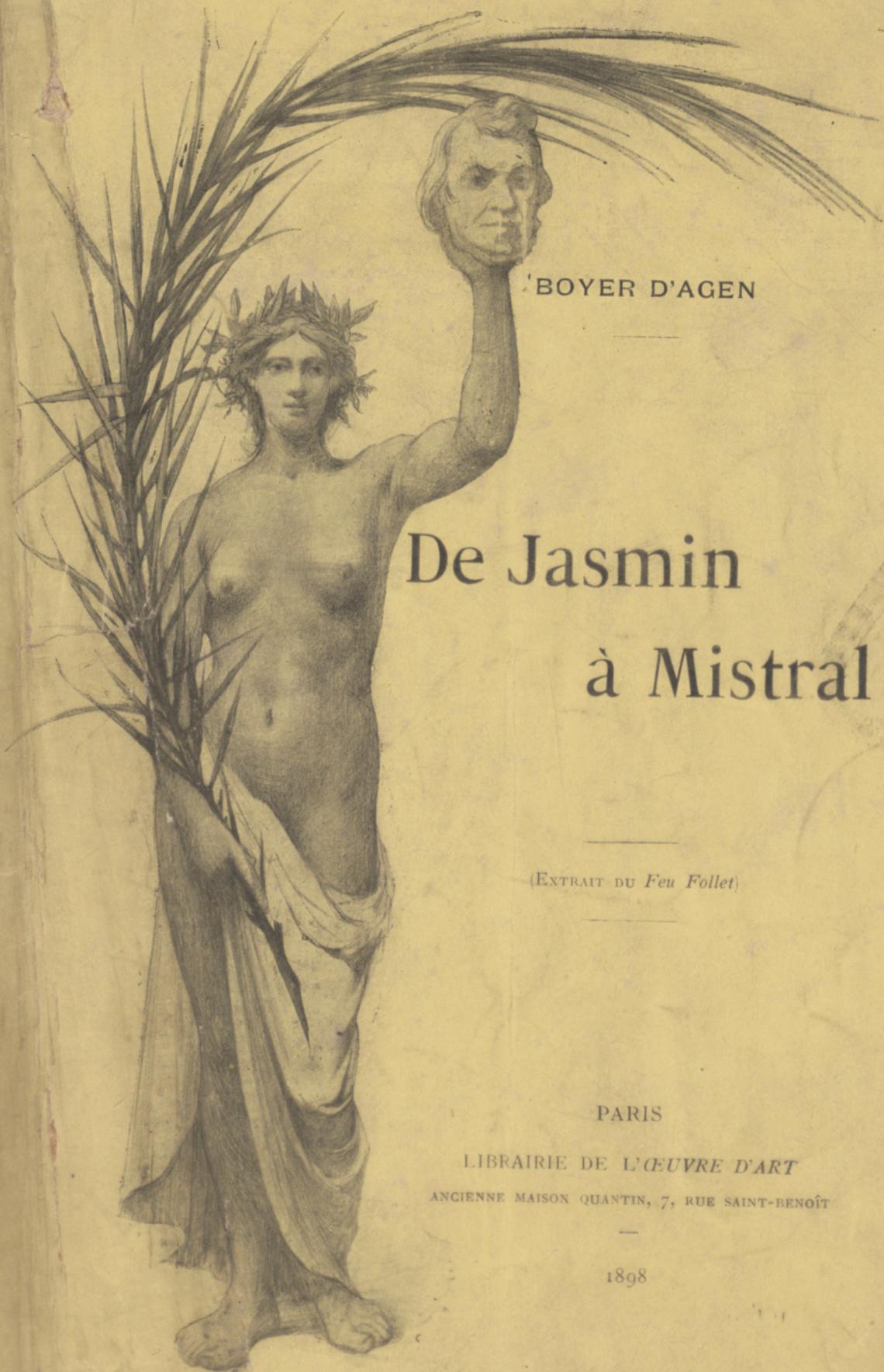
Tulle, imp. Maçeyrie

Thomas B. ... 1898

0cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
2

Resp Pfl B0334/11

Resp Pfl B0334/11



BOYER D'AGEN

De Jasmin à Mistral

(EXTRAIT DU *Feu Follet*)

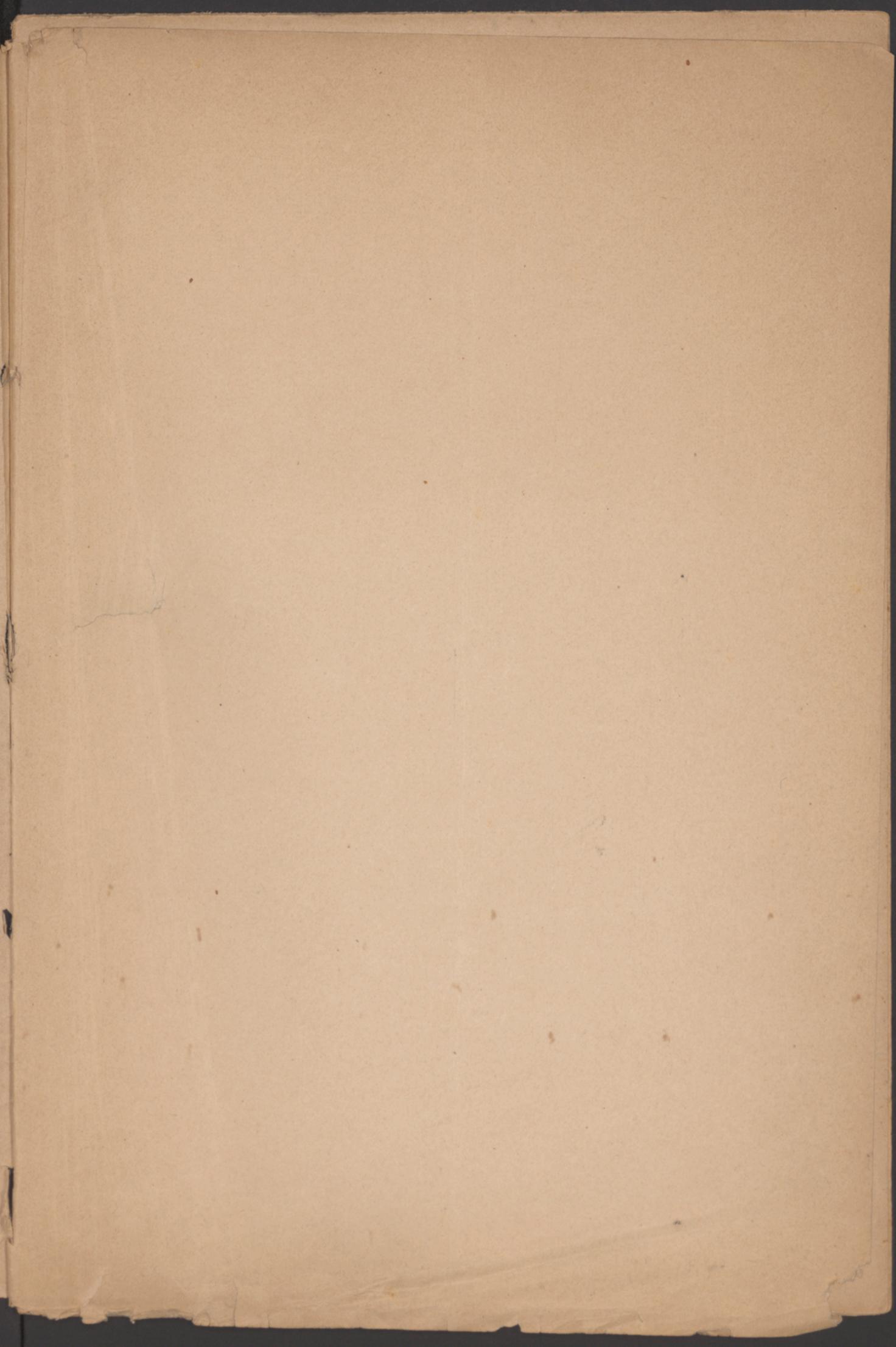
PARIS

LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE D'ART
ANCIENNE MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOÎT

1898

Lucas Collet
1898

Tulle, imp. Mazyrie



De Jasmin à Mistral

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMAN

<i>Le Pays natal</i>	1 vol.
<i>Ahénobarba</i> (Rome sous Tibère)	1 —
<i>La Vocation de Boccace</i>	1 —
<i>Monsieur le Rédacteur</i>	1 —
<i>La Vénus de Paris</i>	1 —
<i>Pascal Bordelais</i>	1 —
<i>Terre de Lourdes</i>	1 —

POÉSIE

<i>Ἰλιάδος α</i>	1 vol.
<i>Anacreontos Theiou carmina</i>	1 —
<i>Les Fleurs noires</i>	1 —
<i>Les Litanies des Pouacres</i>	1 —
<i>Le Livre d'Heures d'un Cadet de Gascogne</i>	1 —
<i>Rocamadour</i> , poème languedocien (en préparation).	

BEAUX-ARTS

<i>Pinturicchio, peintre des Borgia</i>	1 vol.
<i>Le Monde Pontifical et la Société Italienne pendant la Renaissance</i>	1 —

PHILOSOPHIE ET POLITIQUE

<i>Une après-midi chez Michelet</i>	1 vol.
<i>Les Napoléon posthumes</i>	1 —
<i>Des Hommes</i> (les Contemporains)	2 —
<i>Le Cardinal Manning et la Question sociale</i>	1 —
<i>Les Héros de la Cornette et du Tricorne</i>	1 —
<i>Le Clergé de France devant la République</i>	1 —
<i>Léon XIII devant ses Contemporains</i>	1 —
<i>Léon XIII devant l'Allemagne</i> (appendice au précédent)	1 —
<i>La Jeunesse de Léon XIII</i>	1 —
<i>Le Cardinalat de Léon XIII</i> (sous presse)	1 —
<i>Le Pontificat de Léon XIII</i> (en préparation)	1 —

PHILOLOGIE

<i>Les Œuvres complètes de Jacques Jasmin</i> , essai d'orthographe gasconne, d'après les langues romane et d'oc. (Édition <i>ne varietur</i>)	4 vol.
<i>Les Œuvres populaires de Jacques Jasmin</i>	2 —
<i>Vocabulaire gascon pour le dialecte de Jasmin</i> (en préparation)	1 —

Reg. Pj pl B0334/11



BOYER D'AGEN

De Jasmin à Mistral

(EXTRAIT DU *Feu Follet*)

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE D'ART
ANCIENNE MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOÎT

1898



Ernest Sabatier 1898

Tulle, imp. Mazeyrie



Denys Puech sculp.

LA MUSE GASCONNE A JASMIN

Lettre à Mistral

MAÎTRE,

Au retour d'un voyage presque célèbre, à travers les campagnes natales de notre maternelle Gascogne que le silence de votre grande voix semblait remplir et que les sonnailles de nos fringantes mules ne suffirent pas à égayer tout entière, un petit Cadet de la joyeuse caravane avise, dans les causses perdus du Quercy, un nid de mousse à l'ombre de quelques chênes-truffiers ; et là, audacieusement, il entreprend de vous écrire cette lettre. Peut-être le reconnaîtrez-vous, à sa rouge taillolle de bandit et à son béret brun de galapian dont les écoles n'ont jamais pu rien faire. C'est ce même Cadet, sans plus d'éducation que de fortune, qui, comme son voisin, le pauvre sire de Monluc, et même plus mal en point et en bidet que son ancêtre à qui échut du moins un pourpoint à gousset et une haridelle borgne, partit, au prime poil aussi, de l'Agénois pour l'Italie et pour la conquête de la gloire. Un pourpoint, à quoi bon ! quand d'une ceinture catalane on peut faire trois tours et se draper aussi haut que Bragance ? Et, de bidet, quel besoin au Cadet qui montait, comme un Gil Blas de la Garonne, son sonnet à douze pieds dédié, s'il vous plaît, au maître de *Mireio* :

Retourne à tes quinze ans et suppose qu'un jour
Mireio, fleur du Crau...

En descendant voir le pape à Rome, son futur moutardier laissa en Avignon ces vers, à l'adresse d'un pontife autrement célèbre et clément qui sut, sans doute, faire bon marché de cette peccadille de jeunesse en l'envoyant, avec une bénédiction que je n'ai pourtant pas encore reçue, au Rhône où, comme chez nous à la Garonne, doivent aller toutes vos choses :

Où va la feuille de rose
Et la feuille de... papier.

Voyez pourtant comme il retourne des hommes, ici-bas. Vingt ans plus tard, le même Cadet sans fortune devait se représenter devant le même pontife sans vacance. Et, cette fois, avec un sonnet auquel vous n'aviez pas jadis à répondre ? Que nenny ! Mais avec

une requête que, de Gascogne en Avignon, j'ose apporter aujourd'hui au tout-puissant et magnanime seigneur le maître ès-lettres provençales. Quand on en appelle, selon la formule canonique, *à papâ male informato ad papam melius informandum*, on obtient une réponse de Rome. Peut-être que, de Mistral mal informé à Mistral mieux informé, on a la faculté d'en appeler aussi et d'espérer une haute et équitable sentence.

* *

Maître, les Cadets de Gascogne sont accusés par les Majoraux de Provence de lèse-majesté envers leur empereur. Et la cause est difficile à introduire auprès de vous, la Provence ne reconnaissant d'autre empereur que Mistral. Eh bien ! mais la Gascogne reconnaît-elle d'autre roi que César ? Quel autre que Mistral la gouverne-t-il, depuis que Jasmin n'est plus et que le sceptre en fleurs de la renaissance romane est passé, des mains du maître à celles de l'élève ? La veuve de Julius ne soupçonne pas plus Octave d'oubli et d'ingratitude, qu'elle n'en est soupçonnée elle-même ; surtout quand elle admire avec quelle grandeur le manteau de l'ancêtre se suspend aux épaules du descendant, et avec quelle ressemblance touchante le maître de *Calendal* rappelle le maître de *Maltro* :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Ce n'est donc point votre religion envers Jasmin qui est surprise, et pas davantage la nôtre envers Mistral. En sorte que, si Jasmin plaiderait contre Mistral, il n'appartiendrait qu'à Mistral de répondre contre Mistral lui-même. Les Cadets de Gascogne et les Majoraux de Provence sont ainsi hors de cause, car vous n'avez à entendre que vous-même vous accuser du délit dont nul autre ne peut être déclaré responsable, à votre place.

Pourquoi le centenaire de celui par qui votre gloire a aujourd'hui cent ans, n'a-t-il pas reçu, de Mistral, l'hommage que Jasmin était en droit d'en attendre ? Les garçons d'écurie de Pégase ont donné mille raisons qui n'en valent pas une, pour dire que la vraie raison pour laquelle vous n'avez pas attelé, ce jour-là, c'est que vous l'aviez tout simplement oublié. Oui, nous aimons à croire qu'Homère s'endort quelquefois, car il ne faudrait qu'une intention malveillante pour enflammer Ilion une deuxième fois ; — la dernière, étant donné que, cette fois, on se battrait en Gascogne. Vos maréchaux du félibrige provençal, qui se panachent et se chamarent naïvement comme des sergents de la Classe ou des chanceliers de l'Empire, ont bien ajouté que l'Empereur n'a pas donné, ce jour-là, parce qu'il est l'Empereur et que Sa Majesté ne doit qu'à

elle seule la raison de ses actes. Par ce temps de république où ne sont pas encore morts tous les Courbet de la Colonne, on n'a pas de peine à admettre de la naïveté chez un grand homme ; et l'on pense généralement de tel esprit supérieur que, s'il est grand, c'est moins par l'idée qu'il s'en fait bénévolement lui-même, que par celle que le public s'en est formée à juste titre. Ainsi envisageons-nous, maître, votre belle gloire que nous aimons à regarder bien en face pour l'admirer davantage ; sans avoir à craindre d'être éblouis par vous, comme par un supercoquantieux allumeur d'astres ou un simple moucheur de quinquets.

Vous n'êtes pas venu, parce que vous n'êtes pas venu ; et il n'y a pas eu d'autre raison à votre absence. Par exemple, il nous sera plus malaisé de vous expliquer notre présence à Agen, autour de l'aïeul centenaire que votre seule vue eût réjoui plus magnifiquement que la catégorie fidèle des bons petits grillons. Eh ! pas si petits qu'on pensait, à les voir bedonner sur leurs pattes trapues. C'est qu'ils essaient à toutes ailes, les insolents casematiers, et que, de leurs têtes massives et de leurs yeux énormes, ils osaient regarder en face vos cigales et, « cri ! cri ! » répondre en campagnards balourds au « ziou ! ziou ! » des savantes. Et ce qu'ils portaient dans de si grosses têtes, les malheureux, là, le cœur sur la main et la langue hors de poche, j'ai comploté, maître, de vous le dire enfin.

*
**

Vous qui avez chanté votre terre natale comme, depuis Homère, aucun poète n'a fait la sienne ; vous qui avez aimé l'âme de vos aïeux et leurs galantes traditions qu'en poèmes si harmonieux vous avez fait revivre ; comprendriez-vous que de Provence, comme autrefois de Rome, surgisse une levée de boucliers et de chainons s'abattant sur Gascogne et retourne contre elle le *vee victis* de ses anciens Brennus ? La Gascogne esclave de la Provence ! Eh ! pourquoi donc ? Parce qu'en sœur cadette qui n'a rien fait que servir son aînée depuis des siècles de silence, aujourd'hui qu'elle se sent majeure et libre elle voudrait parler comme elle pense, aimer comme elle sent, chanter des traditions qui ne sont pas les vôtres dans une langue qui n'a toujours été que la sienne ? Vos traditions, à vous, elles viennent de Grèce dont la mer bleue, baignant en Hellespont les chevelures blondes des Vénus, descend caresser en Provence les pieds d'albâtre des reines Jeanne. Nos souvenirs, à nous, sont plus modestes ; et si nos paysannes n'ont pas conquis un trône, au prix de leur nudité dévoilée et d'une cruauté manifeste, elles n'ont pas moins assuré à leurs rudes fils avec le triple

airain qui les barda guerrièrement une réputation qui fait encore leur force et une histoire qu'ils n'ont certes pas oubliée de leurs mères. Vous venez de la mer, et nous de la montagne. La flûte qui vous accompagne est celle de Théocrite, et l'olifant qui nous appelle encore est celui de Roland. Que voulez-vous que les échos d'Arcadie répètent à ceux de Roncevaux? En somme, vous êtes des pastoureux attiques, des Pâris charmants aux pieds de vos Hélènes charmées : et tant mieux ! Par quoi voulez-vous que nous vous ressemblions, nous qui portons encore les balafres épiques que firent à nos pères les rudes dentelures des rocs Escualdunacs. Parlez encore, comme en Grèce les doucereux enfants de Mnémosyne; mais laissez à notre langue l'âpreté de l'Espagne et aussi sa chevalerie.

Ce dernier mot m'apprend une dernière qualité de nos pères, les pauvres mais galants Cadets de la miséreuse Gascogne. Tenons-nous-y, de part et d'autre. Et si nous voulons, de pastoureux fortunés à soldats d'aventure, nous porter de fiers coups qui nous honoreront, luttons de chefs-d'œuvre. Laissez-nous, en Gascogne, imiter votre honorable exemple. C'est par des livres qu'on répond à des livres. Les vôtres sont si beaux et si nombreux, et nous avons tant à écrire depuis tant de siècles que nous n'avons rien fait ! Devant les œuvres, on s'expliquera mieux. La Gascogne est malade du long enfantement qui l'alourdit. Laissez-la encore au silence. Elle s'agite sur sa couche. Des mules vont par ses chemins dont les grélots insolents agitent son sommeil. Voici déjà des feuilles mortes qui se reprennent à revivre sur l'arbre desséché : attendez, un jour ou l'autre, le fruit charnu qu'elles promettent. Si vous ne quittez plus Maillane, nous vous y apporterons l'enfance, au baptême; et l'amitié que le centenaire d'un grand mort ne nous a pas value, cette année, le premier jour du nouveau-né qui, pour grandir, demande un grand en parrainage, nous la vaudra de vous, peut-être.

Assez de voyages ! Silence aux *fan de brut* ! Et au travail !

A bientôt, maître !

BOYER D'AGEN.

Salviac (Lot), le 9 octobre 1898.

Le *Feu Follet* commencera prochainement la publication de *Rocamadour*, poème en langue gasconne que notre collaborateur prépare actuellement.

NOTE DE LA RÉDACTION.

LARMENTADOS A JANSEMIN

Prounouçados su soun cloÿ, penden las festos del Centenàri

Su la terro oun tout passo un siècle a doun passat,
Coumo un fun escampat quan lou bent d'aùta bûfo,
Coumo un mouchûer qu'on plègo apèy l'aygas trassat,
Coumo en màs d'un maynatge on bey uno gaùdufo
Parti, roullà, rounflà, que se gòdo et se rûfo,
Et que mort dins la pouSCO en soun ceùcle effaçat !

Adoun, cent ans passats, aquelo pouSCO blanco
Que traùlhon nostres pès dins aquel camp de mort
Oun, dalhat à soun tour lou fier dalhayre manco,
Faziò, de blanco neù et de filamens d'or,
Lous efans coucounats doun nostres pays d'alor
An dezumpey claùfit la funèbro palanco ;

Et, tà leù coufouluts que furon ennartats,
De tan de bibantous plus un bibant que bibe
Sur aquelo marastro terro, oun biùle et pibe
Sount, per may de sazous que lous hômes, plantats ;
Oun, s'on bey lou cat d'un qu'enquèro rolle et drible,
Dins lou charniè des morts sert d'esquirol as rats.

Coumo dins la cansou romancièro d'Esphanho
Oun l'efan Rouncisval n'en countâbo un, bint, cent,
Milo, milo milès, — qui s'en bay, qui s'en bèn
Que la mort s'es pagat et que la bito espranho? —
Lous pitchous et lous grans del temp de Carlomanho
Scunt plus que milo, cent, bint, detz, un soul balent!

Plus qu'un aciù, de tan de gens qu'en cent annados
La Camardo magrouzo an sa dâlho a toumbats
Dins lous clots arrazats oun, coumo dins lous prats,
Mouton, câdo mati, dan las frescos rouzados,
D'àutan d'aques clots mûts que lou temp a laürats,
Des aynats morts sans noum las largos larmejudos.

Un soul resto. Et ses tu, Jansemin ! Tas cansous,
Que t'eniayron al sisle oun liûson las estèlos
Coumo su l'âlo d'or de l'aûzel fabulous,
N'halenèron tan fort, tan haù, tan immortalòs
Que parço qu'en lour fil, pays et mays, — pardibèlos !—
An rigut de toun rire et plourat de tas plous.

S'un drapeù ennartat resumo la patrio
En desplegan sa raùbo al flan des ayres fiers,
Mestre sergeant ! pourtas lou nostre en bostres bers
Que flôton tà glouriùs et tà ples de magio,
Qu'acos Gascounho entièro, à lour buès que rallio
Lous biels rebiscoulats as jùynes ritchouners.

As pres la lampo morto al toumbeù del trôubayre,
L'as alucâdo as rais de toun estèlo d'or,
Et tan n'as enluzit lou froun blan de ta nrayre
Que, de toun flan ragen, n'enliùso l'atge mort
Et que, passan de mas en mas, del feble al fort,
Lampadous et lugrets marchon dins toun esclayre.

Lous lampadous-courriès del poèto bantat
N'èron que cent pâlots, per pourtà la noubèlo
Des triùmpes d'Olympe as murs de Praxitèlo ;
Tù, per pourtà toun noum à l'immortalitat,
Gayto : as un puple entiè que se lèbo et t'appèlo,
Et que dit que ta glòrio es feyto de bountat.

De bountat, de bountat, et de bountat enquèro !
Aùtan que l'aùzelou que n'en tchuquo a galet,
Douna-n'en al paùras qu'en bâdo de mizèro.
Que la terro missardo en torne ritchounèro ;
Et tu, qu'as tan balhat per elo, grand baylet,
Tu qu'as passat galant d'aquelo bourdilèro,

Lèbo-te ! sor del clot, pel grand espouzadou !
O ! pardi, te faren uno noço esterlino ;
La Forço y dounarà lou bras à la Douçou,
Coumo tous bers que, dus à dus, se fan jùino ;
Lou Temp à l'Abeni dirà, fiblan l'esquino,
La glòrio de l'engin qu'es l'engin de l'amou.

Et lous grans as pitchous tabe faràn escorto.
L'Homèro del passat an aquel del prezent
Damandarà quino es la lengo qu'on dit morto :
La que parlo, coumo lou cor et lou boun sen ;
Ou la que, coumo un fol, fay parlejà lou bent
Quan su l'aygo l'esprit s'en bay, coumo uno endortó ?

O pay del mestre d'or et del rithme d'argent,
Tu, nascut d'une larmo en la mar d'Ionio,
Tu, qu'as agut per clot l'ilo de ta patrio
Et que, chez autres rey, ères chez tu sargent,
As trimayres d'Argos preferan Meonio
Et sous bachels de pesco et sous moulis de bent ;

Qu'aùyos dit s'un des teüs, pastourel ou pescayre,
Troupelan sous anhels ou trigan sous peis fres,
Abiô prouphetizat al parlà de ta mayre
L'abeni del parlà d'Argolido, et proumes
Al paùre biel Priam l'annado à tretze mes
Et la bito bibanto à l'abûgle cantayre?

Mestre, *Maltro* a remplit soun panhèrou bidat ;
La carrèro a flourit, ou'n passo *Margarido* ;
Las dios sòs n'an plus poù, de baylet ni souldat.
Al mayne d'Estanquet, *Françoun* torno poulido
Et tresso en garbo, ambe dus tròs de cambaligo.
Tas *Papilhòtos* d'or, — flous d'immortalitat.

Immortèlo es ta glòrio, immortèlo es la nôstro.
Aùtan canto ta lengo, aùtan la nôstro biù.
S'un'estèlo lugrejo al pu loungayne estiù
Sul frount de Jansemin, coumo sur fer de rostro.
Rajarà sur Gascounho. Et l'uno et l'aùtro mostro
Marcaran la mèmo houro al relotge de Diù.

Cementèri d'Agen, lou 6 agoùs 1898.

STANCES A JASMIN

Prononcées sur sa tombe, pendant les fêtes du Centenaire (1)

I

Sur la terre où tout passe un siècle a donc passé, — comme une fumée éparpillée quand le vent d'autan souffle, — comme un mouchoir qu'on replie après l'orage essuyé, — comme en mains d'un enfant on voit une toupie — partir, rouler, ronfler, qui se gonfle et se gausse, — et qui meurt dans la poussière en son cercle effacé !

II

Ainsi donc, cent ans passés, cette poussière blanche — que foulent nos pieds dans ce champ de mort — où, fauché à son tour, le fier faucheur manque, — formait de blanche neige et de filaments d'or, — les poupons encoconnés dont nos pères d'alors — ont depuis comblé la funèbre planche ;

III

Et aussitôt abattus qu'ils furent élevés, — de tant de bons vivants plus un vivant qui vive — sur cette marâtre terre, où saule et peuplier — sont, pour plus de saisons que les hommes, plantés, — où, si l'on voit la tête d'un (homme) qui encore roule et aille à la dérive, — dans le charnier des morts elle sert de grelot aux rats.

(1) Cette traduction juxtalinéaire est littérale.

IV

Comme dans la chanson romancière d'Espagne — où l'enfant de Roncevaux en comptait un, vingt, cent, — mille, mille milliers, (qui s'en va, qui s'en vient, — que la mort s'est payé et que la vie s'épargne?) — les petits et les grands du temps de Charlemagne — ne sont plus que mille, cent, vingt, dix, un seul qui vaille !

V

Plus qu'un ici, de tant de monde qu'en cent années — la Camarde maigre de sa faux a abattus — dans les fosses comblées d'où, comme dans les prés, — montent, chaque matin, avec les fraîches rosées, — d'autant de ces fosses muettes que le temps a labourées, — des aimés morts sans nom les larges pleurs.

VI

Un seul reste. Et c'est toi, Jasmin ! Tes chansons, — qui t'élèvent au faite où luisent les étoiles — comme sur l'aile d'or de l'oiseau de la fable, — ne soufflèrent si fort, si haut, si immortelles, — que parce qu'en leur fils pères et mères, pardieu belle ! — ont ri de ton rire et pleuré de tes larmes.

VII

Si un drapeau haut planté résume la patrie — en dépliant sa robe au souffle des vents fiers, — maître sergent ! vous portez le nôtre en vos vers — qui flottent si glorieux et si pleins de magie — que c'est Gascogne entière, à leur voix, qui rallie — les vieux ressuscités aux jeunes riches héritiers.

VIII

Tu a pris la lampe morte au tombeau du trouvère ; — tu l'as allumée aux rayons de ton étoile d'or, — et tant tu en as illuminé le front blanc de ta mère — que celle-ci, de ta flamme irradiante, en éblouit l'âge mort — et que, (ton flambeau) passant de mains en mains, du faible au fort, — petites lampes et lumignons marchent dans ton éclair.

IX

Les *lampada-cursores* du poète vanté — n'étaient que cent (faibles) luisards, pour porter la nouvelle — des triomphes d'Olympe aux murs de Praxitèle ; — toi, pour porter ton nom à l'immortalité, — regarde : tu as un peuple entier qui se lève et t'appelle, — et qui dit que ta gloire est faite de bonté.

X

De bonté, de bonté, et de bonté encore ! — Autant que l'oiselet qui s'en régale à plein bec, — donnez-en au pauvre qui en ouvre la bouche de misère. — Que la terre misérable en redevienne richarde. — Et toi, qui as tant donné pour elle, grand serviteur, — toi qui es passé galant de cette riche fermière,

XI

Lève-toi ! sors du tombeau, pour les grandes fiançailles. — Oh ! pardi, nous te ferons une noce (à sterling) magnifique. — La Force y donnera le bras à la Douceur, — comme tes vers qui, deux à deux, se font la cour ; — le Temps à l'Avenir dira, courbant l'échine, — la gloire du (vrai) génie qui est le génie de l'amour.

XII

Et les grands aux petits aussi feront escorte. — L'Homme du passé à celui du présent — demandera quelle est la langue qu'on dit morte : — ou celle qui parle, comme le cœur et le bon sens ; — ou celle qui, tel un fou, fait parler le vent — lorsque, sur l'eau, l'esprit s'en va comme un bois mort.

XIII

O père du mètre d'or et du rythme d'argent, — toi, né d'une larme en la mer d'Ionie, — toi qui as eu pour tombeau l'île de ta patrie — et qui, chez les autres, roi étais chez toi sergent, — aux vaisseaux (à trois mâts) d'Argos préférant Méonie — et ses bateaux de pêche et ses moulins à vent ;

XIV

Qu'aurais-tu dit si un des tiens, pastoureau ou pêcheur, — attroupant ses agneaux ou triant ses poissons frais, — avait prophétisé au parler de ta mère — l'avenir du parler d'Argolide, et promis — au pauvre vieux Priam l'année à treize mois — et la vie vivante à l'aveugle chanteur ?

XV

Maître, *Marthe* a rempli son pauvre panier vide ; — le chemin a fleuri où passe *Marguerite* ; — les deux sœurs n'ont plus peur de valet ni soldat. — Au hameau d'Estanquet, *Françonnette* redevient jolie — et tresse en gerbe, avec deux morceaux de sa jarretière (1), — tes *Papillotes* d'or, fleurs d'immortalité.

XVI

Immortelle est ta gloire, immortelle est la nôtre. — Autant chante ta langue, autant la nôtre vit. — Si une étoile luit au plus lointain été — sur le front de Jasmin, comme sur fer de colonne rostrale, — elle rayonnera (aussi) sur Gascogne. Et l'une et l'autre montre — marqueront la même heure à l'horloge de Dieu.

Cimetière d'Agen, le 6 août 1898.



(1) Allusion à la finale du poème de *Françonnette* et à l'*Allégorie* que le sculpteur Denys Puech en a composée pour célébrer le centenaire de Jasmin. La reproduction de cette *Muse gasconne à Jasmin* figure aux premières pages du présent *ex-libris*.

